

Non, et notions de résistance

Léa Brami

Pan, Pan, Pan. Niki de Saint-Phalle tire à coup de fusil. Ça dégouline de peinture. Elle tire sur les hommes, sur son père, sur le patriarcat et sur tant de choses encore. Ça tourbillonne dans le cœur et ça bourdonne dans les oreilles. Combien de pensées réprimées? Combien de non-dits ont-ils fallu pour que jaillisse ce flot de balles qui ne semble plus s'arrêter? Ça provient de l'intérieur, c'est un cri. C'est un hymne à l'existence.

La domination masculine et le sexisme sont si bien ancrés dans notre société, qu'ils en deviennent invisibles. Bourdieu l'énonçait déjà il y a plusieurs années. Ça nous pique au quotidien, mais il faut se taire. Tant ils baignent dans cette mascarade si bien organisée, qu'il en devient difficile pour eux de voir au-delà. Ça se bouche les oreilles et ça chantonne très fort, comme pour ne pas entendre. On aimerait bien leur dire merde, à la manière des Bikini Grrrl. Scander du rock très fort pour leur dire que nos corps sont à nous et qu'ils nous appartiennent de faire nos choix.

Il y en a eu des femmes en colère. On pourrait en citer toute une nuit ou les écrire sur un mur pour en décorer un salon. Mais ça ne changerait rien. Simone, Virginie, Valie, Chris... Elles ont écrit, peint, filmé, performé. Elles ont pointé du doigt cette chère limite qu'il ne faut pas dépasser. Tais-toi et sois sage. Non, non et non. On scande très fort ce mot. On s'en fait une deuxième peau. Ce n'est pas un non adolescent, c'est une indignation.

INDIGNEZ-VOUS disait Stéphane Hessel, «Créer, c'est résister, résister, c'est créer». Dire non, c'est s'affirmer en tant qu'individu. C'est dire non au conformisme que la société nous édicte. C'est aussi dire non, à la multitude. Il ne s'agit pas de s'enrouler dans une pensée nihiliste butée, mais de dire merde aux diktats imposés. C'est une colère saine. Une colère qui nous donne la force de résister et de composer une nouvelle mémoire. Comme le revendiquait si bien Faith Wilding, il ne faut pas attendre. Il faut agir. Ne pas consentir.

Car Qui ne dit mot, consent!

La colère «féminine» est une colère qui n'est pas acceptée. C'est une colère que l'on associe à l'hystérie. Si revendiquer ses droits, si ne pas consentir et si être en colère car nos corps sont violentés

est un problème d'hystérie, alors prônez l'hystérie! Nous sommes des monuments hystériques. Nos corps sont les témoins d'une conscience historique. Scandons à tue tête ce qu'ils ne veulent pas entendre! Je désire un art politisé. Un art qui scande, qui crie et qui vocifère. Un truc sale, qui quand on en parle, fait grimacer les visages. Je veux la guerre. Des discussions interminables. Du sang. Des larmes. Je veux forcer leur paupières. Pénétrer leurs oreilles. Et broder leurs chairs ! Deleuze disait «il y a une affinité fondamentale entre l'oeuvre d'art et l'acte de résistance» et Malraux énonçait «L'art c'est la seule chose qui résiste à la mort». Alors luttons contre la mort! Luttons contre ces oppressions! Luttons jusqu'au dernier soupir. Choisissons l'activisme et la colère comme outil pour stimuler notre conatus.

Agir et revendiquer, sont deux mots qui font peur. Être engagé fait peur. Ce n'est pas tendance. On est ainsi vite catégorisées, le mot activiste ou chieuse collée sur la tête, on parade dans les cafés et les dîners, générant sans le vouloir des conversations aux réactions inattendues. Les cris, les pleurs, les insultes, nous éraflent le visage, on était pourtant si contentes d'aborder ces sujets importants. Si l'on devait, pour la forme, établir un point de départ, on partirait probablement du journal, *La Fronde* lancée par Marguerite Durand, en 1897. On pourrait ensuite parler des suffragettes, des années 60 puis 70 et 80. Énumérer avec soin l'histoire de l'activisme féministe. Mais quand est-il aujourd'hui ? Comment s'est métamorphosé cet activisme ? Et Comment s'exprime-t-il ?

NI, collait Tania Mouraud, il y a peu, dans les rues. Coller est un cri silencieux. Un cri qui fait écho aux premières manifestations féministes. On scande dans la ville, ces mots qui marquent nos gestes. On devient capable de s'exprimer partout et silencieusement. On s'insère dans les têtes, sournoisement. On espère s'insérer dans les rêves, y graver ces mots si frappants. S'approprier l'espace public, c'est se saisir de tout ce qu'il induit. On conteste aux yeux de tous. On rend accessibles nos revendications sur un temps plus long. Peu importe les revendications. Coller est un acte de résistance ! Coller est devenu notre résistance.

Je pense alors à PAD/D ou Political Art Documentation and Distribution, qui revendiquant que toute pratique artistique

ne pouvait être que politisé, réalisait des expositions sauvages dans les rue de New York et placardait des affiches à tort et à travers. Je pense à tant d'autres, encore, qui n'ont eu de cesse d'inonder les villes de leurs affiches.

Coller des affiches et scander silencieusement ces mots si fortement ancrés dans ma tête. Voilà, c'était une évidence. C'est comme ça que j'ai choisi de leur dire. Combien de fois ai-je imaginé me lever dans le métro, dans les cafés et les restaurants pour leur dire à tous, mes vérités. Combien de fois, après avoir subi un harcèlement de rue, avoir entendu des remarques sexistes, me suis-je répété dans ma tête ce qu'il aurait fallu dire. J'ai décidé, un jour comme ça, de collé ce *Non* qui m'habite quotidiennement. Pour leur rappeler. Ce qu'ils m'ont fait.

Il m'a d'abord fallu réaliser mes affiches avant de les coller. J'ai ainsi découpé, dessiné, recopier et j'ai surtout accaparé les photocopieuses de toutes les personnes que je connaissais. Notamment celle de ma mère, qui mal à l'aise au bureau, se justifiait de ma présence et devint malgré elle, aux yeux de ses collègues, ma porte-parole attitrée, me cédant ma carte de légitimité pour parader avec mes feuilles volantes dans les couloirs. C'était affreusement gênant et stimulant à la fois. Je suis sortie, la peur au ventre, accompagnée d'une amie et un verre de rouge dans le ventre.

Et, les bêtises commencèrent. Nous avons collé à Belleville, République, Strasbourg Saint-Denis, Lamarck-Caulaincourt, Barbes, Botzaris, Arts et métiers, Chateau Rouge et Jules Joffrin. C'était facile et attendu. J'avais fantasmé cet acte de résistance, je me suis vite rendu compte qu'il était aisé de coller. Je me suis amusée, je me suis habillée en femme type, talons, maquillage pour aller coller, pour rire, pour me faire rire, je me sentais invincible. J'étais le sexe faible, mais dans mon cabas en toile ciré, il y avait colle, affiches et pinceaux. J'ai continué pendant des mois, seule ou accompagnée. J'ai rencontré des gens souvent très attentionnés et à l'écoute. J'ai commencé à coller dans des bars, dans les couloirs de l'école, à les donner aux amis d'amis, et un jour, c'est arrivé, une inconnue des réseaux à publier sur le web 2.0 mes bouts de papier.

Ironie, car coller, c'est s'extraire d'un public, on ne sait pas qui regardera.

J'avais toujours pensé que personne ne regarderait, que personne ne ferait attention.

Coller des affiches, n'est pas obligatoirement une pratique artistique, c'est avant tout un acte politique, un acte de désobéissance civile. De nombreuses associations, collectifs et autres structure revendicatives ont usés de cette pratique pour se faire voir, entendre et acquérir plus de partisans à leurs causes. L'activisme ce sont des gestes, des mots qui claquent et des objets produits par des mains non saisies d'habitus artistique. Ces productions non créés dans un but esthétique, sont-elles de manière inattendue de l'art ? Je le pense, car bien trop empreintes par cette idée, peut être absurde, qu'il y a de beauté partout.

On dit qu'art et activisme devrait bien s'entendre, l'activiste devant prendre conscience qu'une esthétique clair, reconnaissable et séduisante pourrait servir sa cause et l'art, se reconnectant au réel tendrait à obtenir une forme de modestie, d'humilité, de but. Je n'y vois qu'une certaine condescendance dans ces légendes urbaines.

Un art politique n'est pas forcément politisé, et cela est visible, quand dans de nombreux musées, certains artistes fantasment l'acte de résistance au lieu de le réaliser ! Un acte politisé n'est pas obligatoirement un acte d'art. Il faut choisir, choisir de se plier ou non, choisir de ne pas choisir où nos gestes se rangent, tout mélanger, mais y aller. Essayer. Tenter. Car sans ça, rien ne peut être obtenu et c'est bien de cela dont il est question.

John Jordan, artiste et activiste, connu pour ses dénonciations quant à la récupération d'actes de résistance par les institutions, énonce lors d'une intervention sur France Culture en mai 2015 :

«À tout les auditeurs (...) j'aimerais que toutes les femmes qui écoutent la radio, qui portent des pantalons, se lèvent. Tous les gens qui, enfants, ont été à vélo, qu'ils se lèvent, tout le monde qui a déjà utilisé au moins une fois la contraception, qu'ils se lèvent, tout les gens qui ont pris un week-end, qu'ils se lèvent (...) tout le monde est debout. Et la question qu'est ce qui vous lient ? En fait, vous avez un truc qui vous lient tous et c'est la désobéissance, ces actes

qui sont devenus banals maintenant, on les a eu pas parce-que les gouvernements nous ont donnés ces actes mais parce-que des gens ont désobéi».

Alors :

'Je crie ma révolte,
sans attendre
et m'enveloppe,
sans souci de m'étendre.
Je plaque,
je claque,
Mes bouts de papier,
Râle, De mes vérités.'